



Figure 1 : Le bâtiment Multiservice de Bazoges-en-Pareds avec son magasin, le café et la bibliothèque au rez-de-jardin. Photo Ouest-France, 2013.

Après deux ans de préparation, le projet porté par la municipalité de Bazoges-en-Pareds se concrétisait. Le 23 août 2013, la presse locale pouvait annoncer que « les travaux des fondations du bâtiment multiservice » avaient débuté avec « le terrassement et l'installation de la grue de chantier »¹. Ouvert au public le 13 septembre 2014, le pôle multiservices fut inauguré le 31 janvier 2015. Multiservice : n'est-ce pas un élément essentiel de la définition de la fonction du commerçant. Un service, un objet, un produit, un conseil, une écoute, voire du rêve : les commerçants des campagnes, comme ceux des villes encore ou sur internet aujourd'hui, apportent beaucoup aux populations rurales. Voilà sans doute le défi à relever pour le pôle multiservice d'aujourd'hui : renouer avec une activité fondamentale et créatrice de rêve dont les archives et les témoignages s'amuse à tisser un canevas d'autrefois riche, coloré et pas encore oublié.

Quelques figures du commerce à Bazoges-en-Pareds (1836-2016)

Multiservice, généalogies commerçantes et miroir du développement communal.

Les recensements du XIX^{ème} siècle² nous éclairent sur les différents commerces bazogeais. En 1836 seule une petite dizaine de personnes se déclaraient commerçants. Les principaux étaient le buraliste, le boucher, le boulanger, l'épicier. C'est au début du XX^{ème} siècle que le monde du commerce s'organise et s'étoffe. Le recensement de 1911 nous en offre une image riche et intéressante à plus d'un titre.

La liste nominative ou recensement de 1911 est plus qu'une image du commerce bazogeais d'avant la Grande Guerre. Il est d'abord l'écho d'un passé commerçant bazogeais beaucoup plus ancien. Ce recensement dresse la généalogie des commerces disparus durant ces vingt dernières années. Cette liste va donc naturellement nous servir à déambuler de vitrines en boutiques, dans les traces du passé commerçant de Bazoges

En 1911, on comptait 22 ménages de commerçants à Bazoges-en-Pareds. C'est le métier d'épicier qui occupait le plus de personnes même si cette activité se déclinait en de nombreuses nuances un peu floues pour la compréhension d'aujourd'hui.

Nous sommes assez bien renseignés sur la fabrication et le commerce du pain. A la veille de la guerre 1914-1918, il existait à Bazoges-en-Pareds deux boulangers dans le bourg : Emile CHAUVET, Bazogeais d'origine et patron boulanger avec son ouvrier, Daniel Dugas³. Alfred BUGEAUD, né en 1879 à Luçon, était l'autre patron boulanger⁴. Ils étaient déjà tous les deux en activité à Bazoges dès 1907⁵.

1 - Article Ouest-France mis en ligne le 27 août 2013, <http://www.ouest-france.fr/le-chantier-du-multiservice-est-demarre-751812>

2 - Archives départementales de la Vendée, listes nominatives de 1836, 1856, 1866, 1872, 6 M 47

3 - Recensement de 1911, ménage 19, rue 3, 6 M 48, archives départementales de la Vendée, www.archinoe.fr

4 - *Ibid.*, ménage 35, rue 3 : Il demeurait et travaillait au bourg avec sa femme, Jacqueline, et leurs trois enfants nés à Bazoges-en-Pareds : Bernard en 1907, Michel en 1908, Yvonne en 1910

5 - 1907-1908 *Annuaire de la Vendée, seizième année*, La Roche sur Yon, imprimerie Servant Mahaud, page 97, ADM PB 6, archives départementales de la Vendée.

Des figures de boulangers bien connus

Le premier « marchand boulanger » dont le nom nous est connu est Pierre Baptiste Perrochain. Originaire de Thouarsais, il se fixa à Bazoges-en-Pareds par son mariage avec Véronique Largeteau, une jeune veuve de 32 ans, propriétaire à La Touche. Elle était fille de la bourgeoisie de la commune et la cousine du célèbre astronome mouilleronnais membre de l'Institut Charles-Louis Largeteau (1791-1857). Les 25 hectares de terres que Pierre Baptiste Perrochain avait en propriété à Bazoges et Thouarsais lui permettaient d'être à son aise mais le plaçaient cependant bien loin des grands propriétaires comme Jean-Louis Loyau qui possédait alors un peu plus de 330 hectares de terres, seulement sur la commune de Bazoges-en-Pareds⁶. En ce mois d'août 1829, aux portes de la maison qui faisait office de mairie de Bazoges, la bourgeoisie commerçante des environs accompagna les jeunes époux Perrochain Largeteau. Parmi eux, le boucher Pierre Sevrin « ami de l'époux » et Jean Pouponneau, un maréchal taillandier, « ami de l'épouse »⁷. Agé de 28 ans au moment de son mariage, il est peu probable que Pierre Baptiste Perrochain ait longtemps exercé son métier, occupé par ses fonctions municipales. Il fut maire de la commune entre 1834 et 1835 et en 1852. Peu de temps plus tard, en 1836 en effet, on rencontre un autre boulanger : Jean Bodin, né vers 1805 qui exerçait aussi le métier de cabaretier en 1858. C'était le grand-père de notre marchand de cycle; farceur et violoniste bien connu : Louis Sorin (1876-1957). Le fils de Jean, Jean-Baptiste Bodin, né en 1851 à Bazoges et décédé célibataire de passage à Millau (Aveyron) en 1892 fut aussi boulanger à la suite de son père.

En 1911, c'est Emile Chauvet, né à La Touche en 1872 qui est boulanger dans le bourg. Au moment de son mariage en 1897 avec la fille du boulanger de Sigournais, il travaillait à Sainte-Hermine. Installé dans le bourg de Bazoges et veuf sans enfant dès 1913, il se remaria avec Lucie Bibard, originaire de La Caillère (1873-1931). C'est lui que notre photographe Emile Châtaigner prit sur le vif lors de sa tournée à Malvoisine vers 1920.



Figure 2 : Emile Chauvet (1872-1936) avec son épouse(?) livre le pain aux enfants Châtaigner : Suzanne et Michel, à Malvoisine, cliché Emile Châtaigner, vers 1920, album J.C.

⁶ - Cadastres napoléoniens, Bazoges-en-Pareds, table des propriétaires, vues 431 à 542, 3 P 154 et Thouarsais-Bouildroux, table des propriétaires, vues 205 à 244, 3 P 3265, archives départementales de la Vendée, archives numérisées, www.archinoe.fr/cg85/.

⁷ - Mariage du 26 août 1829. Toutes les informations d'état civil des personnes citées dans ces pages sont issues de prospections au cimetière de Bazoges-en-Pareds mais aussi des registres d'état civil de la commune de Bazoges-en-Pareds, consultables en ligne sur le site des archives départementales de la Vendée, <http://www.archinoe.fr/cg85/etatcivil> et sous la cote AD 2 E 14.

Décédé à Bazoges en 1936, une seconde fois veuf, Emile Chauvet laissa la boulangerie à Marthe Obrecht (1901-1981) la fille de sa deuxième épouse et à son mari Octave Béziau (1895-1948). On les voit tous les deux sur la belle image ci-contre avec leurs enfants Julien et Louis. Antoinette, qui servait au magasin et s'occupait de la maison pose avec les patrons sur les escaliers et l'ouvrier se tient près de l'automobile, un pain à la main.

Si le boulanger avait du travail, la femme du boulanger ne chômait pas non plus. C'était elle qui s'occupait de l'activité associée à la vente au magasin : le portage. Bazoges, qui compte de nombreux villages était desservi, comme le faisait le père Chauvet non pas en voiture comme on le constate sur la photographie : mais en automobile. En 1951, Julien Béziau et son épouse Huguette prennent la suite de l'entreprise familiale conduite par Marthe Béziau veuve depuis 1948. A cette époque, le four à bois ne fonctionnait déjà plus. La modernité était entrée dans les boulangeries : un pétrin mécanique était aussi utilisé. Il y eut toujours un ouvrier et la vendeuse Antoinette, entrée en 1931 ou 1932 servit le pain jusqu'en 1968, date de sa retraite. Les boulangers du bourg n'étaient pas les seuls dans ce commerce car il existait depuis longtemps dans le village de Belouze, une famille de minotiers et boulangers, représentée par les couples Bely et Ribard qui vendaient leurs pains en portage dans plusieurs communes.

En 1968 les jeunes boulangers Joël et Marie-Gabrielle Bouard achetèrent la boulangerie à la famille Béziau et reprirent aussi une partie de la minoterie de Belouze qui céda sa clientèle cette même année 1968 à plus de 7 repreneurs. Marie-Gabrielle porta pendant plus de trente ans le pain sur sept communes soit quelques 400 km de tournée par semaine. Cinq camions la conduisirent jusqu'en avril 2003, année de la retraite et de la reprise de la boulangerie par M. et M^{me} Peirera Da Silva jusqu'en septembre 2014.



Figure 3 : La famille Béziau devant la boulangerie avec Antoinette, sur les marches et un ouvrier, 1931, album H.B.



Figure 4 : La boulangerie Bouard, mars 2003, album M.G. et J.B.

Aller partout ! Telle était la devise du boulanger.

Je garde de ces années-là des souvenirs de travail mais aussi de bonne ambiance familiale et du bon contact avec la population bazogéaise. Dans le bourg, le magasin était naturellement ouvert tous les jours ainsi que les matins des jours fériés et des dimanches. Le travail n'était jamais terminé. Les clients passaient par le porche quand la porte du magasin était fermée. On fabriquait et on cuisait les gâteaux de Savoie, les brioches aussi. Les gâteaux de Savoie étaient superposés et décorés pour les mariages afin de former de belles pièces montées. A Pâques, les gens faisaient la galette dans les fermes mais le reste de l'année, tout le monde achetait le pain chez le boulanger. Aux fêtes des écoles on vendait des choux à la crème et les gâteaux de Savoie dans le champ de la cure ou aussi à l'école publique. Quand on est commerçant il faut aller partout.

Depuis 1951, deux fois par semaine, je m'occupais du portage de pain pour toute la commune de Bazoges, prenant ainsi directement la suite de ma belle-mère. Le portage était une activité pénible, à faire les jours de soleil comme de mauvais temps, par les routes de campagne pas toujours faciles. On livrait également les aliments composés pour les animaux. Il fallait descendre à la main les sacs de la galerie du véhicule. Au début pour compter les pains vendus à domicile, on utilisait une baguette de noisetier fendue en deux. Le client en gardait une moitié. Sur l'autre moitié, après l'avoir pelée, nous avions écrit à l'encre le nom du client. A chaque passage, une coche de couteau effectuée sur les deux moitiés de baguette de noisetier indiquait la vente et permettait au client de garder la preuve de son achat. La baguette de noisetier était naturellement appelée coche du nom de la marque qu'elle portait. On a utilisé ensuite des bons puis les carnets sont arrivés. Je me souviens d'une tournée dans une ferme difficile d'accès. Il fallait pour ainsi dire traverser deux pièces de champs pour livrer le pain. Pour passer sans encombre, on m'avait expliqué qu'il fallait « afoucher » ! Sans comprendre le conseil, je me demandais bien comment sortir de ce pétrin. Je finis par avouer mon problème à une voisine... Elle me dit qu'il faudrait faire passer l'automobile une roue en haut au milieu du charroi et l'autre dans l'ornière, c'est-à-dire en bas afin que le véhicule ne laisse pas définitivement au bord de la chaire son fond de caisse, la marchandise et la boulangère avec.

On se fournissait en farine chez le meunier Garnier à Bazoges et chez Mercier à Sigournais où habitants des gros villages de Velaudin et de la Fembretière faisaient moulin leur blé. Les clients agriculteurs qui bénéficiaient du portage étaient alors appelés « échangeistes » car ils fournissaient en blé le meunier qui donnait la farine en échange du pain livré : pain de 2, de 4 et de 6 livres pour les plus gros. Ils ne payaient que la façon. Ce n'est pas ce qui rapportait le plus. La panasse, c'est-à-dire les pains spéciaux comme le pistolet, produit plus coté, la flûte et le pain polka, n'étaient pas les pains les plus vendus mais ceux qui rapportaient le plus.

Entretien avec Huguette Potier Béziau, novembre 2015.

En 1911, parmi les commerçants de l'alimentaire, la poissonnerie aussi était représentée. Flavie, l'épouse d'Henri HAYRAUD, propriétaire exploitant à Pulteau née en 1869 à La Caillère était poissonnière. Le couple vivait alors avec son fils Raymond, né à Bazoges-en-Pareds en 1904⁸. Parmi les métiers plus rares encore et aujourd'hui disparus, il existait aussi à Bazoges en 1911 un patron marchand regrattier : Lucien CHOY⁹. Le regrattier était un détaillant de denrées alimentaires de seconde main, souvent des restes de restaurants, de tables de maisons nobles ou bourgeoises¹⁰.

Boucherie et commerce du bétail

C'est cependant à la boucherie que les archives donnent une place importante dans le bourg. Le 20 octobre 1906, Jules Sevrit demanda l'autorisation d'établir l'emplacement d'un abattoir dans le bourg de Bazoges aux abords de son hôtel¹¹. Il faut cependant rechercher bien avant cette date les origines de la boucherie Sevrit. En effet, l'arrière-grand-père de Jules Sevrit, Pierre Sevrit (1778-1820) était déjà marchand boucher au bourg en 1819. Cent ans plus tard, le 23 mars 1925, une autre demande d'abattoir était effectuée dans le bourg par Henri Baudry, originaire de Thouarsais, qui tenait aussi avec sa famille, comme on le sait, un café et un restaurant¹².



Figure 5 : Enseigne de la boucherie Baudry, quartier dit « du couvent », à Bazoges, vers 1930, album J.B.

8 - Recensement de 1911, ménage 35, vue 10, 6 M 48, archives départementales de la Vendée, www.archinoe.fr

9 - *Ibid.*, ménage 17, vue 11. Il demeurait avec son fils Camille, né en 1898.

10 - http://www.vieuxmetiers.org/lettre_r.htm#regrattier

11 - Plans et affiches relatifs aux établissements classés, 5 MM 92-3-4, archives départementales de la Vendée.

12 - *Idem*, 5 MM 92-10 et 92-11. Lire sur le commerce Baudry, l'article paru dans le bulletin municipal de Bazoges-en-Pareds, 2014

En 1911, la présence du marchand de bêtes Henri Michot à Pulteau nous rappelle que Bazoges-en-Pareds était une commune où l'on «praticu[ait] l'élevage et l'engraissement des animaux » en particulier dans les excellentes prairies que borde l'Arkanson comme le précisent d'ailleurs les annuaires commerciaux. En 1890¹³, Marie Clairand exerçait à Bazoges-en-Pareds la profession bien intrigante aujourd'hui de hongreur. Autrefois les hongreurs étaient ceux qui castraient les chevaux. A Bazoges, on a retrouvé la trace de cette profession déjà au XVIII^{ème} siècle dans la famille Bonnaud, originaire du Boupère. François Gabriel Bonnaud (1772-1832) s'installa à Bazoges comme « affranchisseur » : c'était lui qui castrait les animaux. Ce métier lui permettait aussi de pratiquer un peu de science vétérinaire. Son mariage avec la fille du boucher de Bazoges « maître » Pierre André Roulleau (1737-1790), facilita son accès à la bourgeoisie commerçante de Bazoges. Il fonda une famille d'élus municipaux¹⁴. Ces métiers de la viande et de l'élevage étaient très considérés par la population et permettaient aussi de faire fortune.

En 1844, avaient lieu à Bazoges d'après la Statistique ou description générale du département de la Vendée de Jean-Alexandre Cavoleau « deux petites foires, les premiers lundis d'avril et de novembre ; on n'y trouve point de chevaux, de mules ni de moutons ; mais quelques vaches et beaucoup de cochons. »¹⁵. Dès 1836, les conseillers municipaux de Bazoges messieurs Lièvre, Bibart, Belit, Hairaud, Mont, Bertrand, Chevrier, Bernard, Annereau et Bardet réunis sous la présidence de leur maire Alexandre Bonnaud, demandèrent « l'établissement de deux nouvelles foires dans le bourg de Bazoges une le deux février et l'autre le 1^{er} lundi de juin »¹⁶. En 1855, la localité n'a toujours que deux foires, ce qui laisse supposer que la demande n'avait pas été écoutée¹⁷. Moins de quarante ans plus tard, le conseil municipal renouvela sa demande de création de nouvelles foires. En 1872 en effet les conseillers municipaux « messieurs Des Nouhes, Chevallereau, Loyau, Bely, Giraudon, Bodin Joseph, Bardet, Bodin Louis, Chauvet, Ducept, Tripoteau, Roulleau et Perraud maire, président, formant la majorité des membres en exercice à l'assemblée » demandèrent « à l'unanimité que trois foires nouvelles soient établies dans la commune de Bazoges-en-Pareds pour se tenir au chef-lieu de cette commune le premier lundi des mois de février, mars et décembre de chaque année. Le conseil municipal de Bazoges-en-Pareds espère que sa demande sera favorablement accueillie par le Conseil général ». Cette demande est accompagnée d'arguments exprimés clairement et vaut bien que l'on s'y arrête car le tableau des activités du commerce de bétail, quoique sans doute un peu forcé afin de bien appuyer la demande officielle est riche d'informations.

La commune agricole la plus productive du canton !

« Mr le maire [Eugène Perraud] déclare la séance ouverte et expose à l'assemblée que depuis quelque temps l'agriculture et le commerce prennent chaque jour une extension plus grande, que la commune de Bazoges-en-Pareds est une des plus importantes et sans contredit la plus productive sous le rapport agricole du canton de La Châtaigneraie ; que la seule commune de Bazoges livre chaque année plus de cinq cents animaux de l'espèce bovine au commerce de la consommation ; qu'elle en livre aussi une très grande quantité pour l'agriculture ; qu'il serait beaucoup plus avantageux pour les cultivateurs, éleveurs et engraisseurs de la contrée de pouvoir vendre leurs animaux et leurs autres denrées sur place que d'être obligés d'aller aux foires de Pouzauges, Saint-Michel-Mont-Mercure ou L'Oie qui sont à une très grande distance. »

Extrait des Délibérations du conseil municipal de Bazoges-en-Pareds (Vendée), 20 février 1872, Archives départementales de la Vendée, 8 M 58, dossier 1836-1896.

13 - *Annuaire administratif, statistique, commercial et industriel du département de la Vendée, 20 000 noms et adresse de propriétaires, fonctionnaires, industriels et commerçants. 1^{ère} année par J Chaillou et Em. Grit...* La Roche-sur-Yon, D.Servant, 1890. Page 211, ADM PB 6/2, archives départementales de la Vendée.

14 - Françoise Véronique Roulleau (1772-1829) et François Gabriel Bonnaud (1772-1832) s'étaient mariés à Bazoges le 2 vendémiaire an IX. Ils étaient cousins-germains. Maire de Bazoges entre 1830 et 1832, il laissa la mairie à son fils Alexandre Napoléon Bonnaud (1806-1878) dont le prénom ne cache pas les opinions de la famille. Le neveu du couple, un voisin de La Jaudonnière : Eugène Jean Armand Perreau (1810-1898), fut maire de Bazoges-en-Pareds de 1860 à 1874 et de 1876 à 1898.

15 - *Statistique ou description générale du département de la Vendée par J.-A. Cavoleau. Ancien secrétaire général de la Préfecture de ce département, membre associé de la Société royale et centrale d'Agriculture, etc. ; annotée et considérablement augmentée par A.-D. de la Fontenelle de Vaudoré, Conseiller à la Cour royale de Poitiers, membre du Conseil général des Deux-Sèvres, Correspondant de l'Institut de France, etc.* Fontenay-le-Comte, Robuchon, imprimeur-libraire-éditeur, Paris. Dumoulin, libraire quai des Augustins, 13, 1844, page 763.

16 - Extrait du *Registre des délibérations de la mairie de Bazoges-en-Pareds* du neuf mai 1836, Foires et marchés, dossier Bazoges-en-Pareds, 1836-1896, 8 M 58, archives départementales de la Vendée.

17 - Arrêté du 25 mars 1855, *Registre des arrêtés du maire, 1838-1861*, archives communales de Bazoges-en-Pareds.

La demande fut acceptée par arrêté du Conseil Général de la Vendée en date du 22 août 1872 et autorisa la création de trois foires nouvelles « les premiers lundis des mois de février, mars et décembre de chaque année »¹⁸. Un peu avant cette date, un arrêté municipal expliquait que les foires « à l'espèce bovine » se tenaient depuis « toujours » « sur la voie publique, à partir du coin de la grange du presbytère jusqu'à l'aire du château » soit en plein milieu du bourg le long de l'actuelle route qui conduit à Durchamp ainsi que sur le revers des douves à l'endroit où plus tard furent construits des bâtiments d'exploitation pour le presbytère et pour la ferme du château¹⁹. Cet état de fait fut jugé dangereux pour la circulation des habitants. Les débats furent houleux entre le curé qui défendait un droit de passage ancestral et le maire qui voulait créer un vaste boulevard de 10 mètres de large dédié au commerce. Les riverains concernés prirent position, les discussions s'envenimèrent. L'affaire dura la fin du printemps et tout l'été de l'année 1860. Elle se solda par la défaite de la municipalité²⁰. Les nouvelles foires créées en 1872 ne se tinrent pas là où les foires avaient traditionnellement eu lieu. On créa en effet un champ de foire de l'autre côté du bourg, dans les anciennes douves à l'Est de l'église. Il reste un plan de l'époque²¹ mais aussi une belle carte postale plus tardive du début du XX^{ème} siècle.

La belle embellie du commerce bovin qui marque le développement économique et démographique de Bazoges ne dura guère pourtant car dès le 1^{er} janvier 1896, le maire Eugène Perraud, à la demande du préfet André de Joly déclarait à la rubrique « Foires et marchés » de la commune de Bazoges-en-Pareds : « Les cinq foires créées sont tombées en désuétude. Il ne s'y vend plus de bestiaux. » . Cela n'empêcha pas la municipalité d'envisager l'installation d'une bascule communale dans les premières années du XX^{ème} siècle. Le 15 août 1912, sur proposition de M. Gariolleau, le conseil émit le



Figure 6 : «La place» et les piles du champ de foire établi dans les douves, carte postale, librairie Poupin, Mortagne, coll. A.R.

vœu que l'installation de la bascule dont il était question depuis un certain temps se fit « sur la place publique située entre les douves, terrain appartenant au Bureau de bienfaisance et le mur de la cure »²³. Le Conseil municipal accepta que la bascule fût « entièrement montée par actions de 50 francs, rapportant 3%. Après remboursement des parts, le revenu de la bascule tomberait dans la caisse communale et la commune s'engagerait comme le demanda le Bureau de Bienfaisance à lui verser 5% sur les bénéfices nets quand les actions seraient complètement libérées »²⁴. La bascule étant installée sur un terrain cédé par le Bureau de Bienfaisance à la commune sur « la partie des douves située entre la route n°23 d'une part et d'autre part le haut des douves », il fallut passer par l'abandon volontairement et sans aucune indemnité ni diminution du prix de bail de la location au bureau de bienfaisance pour qu'il en concède la jouissance au conseil municipal. Ce fut fait le 15 novembre 1912. Le 23 février 1913, le conseil autorisa son jeune maire Simon Louvart de Pontlevoye « à passer marché avec la maison Chameroy, pour émettre 50 actions de cinquante francs productives chacune de 1,5 f d'intérêt annuel et remboursables par voie de tirage au sort au fur et à mesure des bénéfices »²⁵.

18 - Extrait du *Registre des délibérations de la mairie de Bazoges-en-Pareds* du 20 février 1872, dossier 1836-1896, 8 M 58, archives départementales de la Vendée.

19 - Arrêté du 1^{er} mai 1860, extrait du *Registre des arrêtés du maire* 1838-1861, archives communales de Bazoges-en-Pareds.

20 - Archives départementales de la Vendée, 3 O 2765, voirie urbaine, affaire de l'alignement de la route du bourg à Durchamp, 7 pièces dont un plan daté du 15 mai 1860.

21 - Plan des douves de Bazoges-en-Pareds. Vendée 17 novembre 1872, archives paroissiales.

22 - Foires et marchés, dossier Bazoges-en-Pareds, 1836-1896, 8 M 58, archives départementales de la Vendée.

23 - Extrait du *Registre du Conseil municipal de Bazoges* en date du 15 août 1912, archives départementales de la Vendée, 1 O 81 : dossier bascule publique.

24 - Extrait du *Registre du Conseil municipal de Bazoges* en date du 10 novembre 1912, *ibid*.

25 - Extrait du *Registre du Conseil municipal de Bazoges*, *ibid*.

Le devis d'installation d'une bascule publique au bourg signé Eugène Philippeau et Simon Louvart de Pontlevoye en date du 9 mars 1913 fut approuvé en préfecture le 10. Les fouilles étaient évaluées à 300 francs, la fourniture de granit de St Marsaux et le transport à 230 francs. Le kiosque avec la taille de pierre, la charpente, la menuiserie, la couverture, la ferblanterie et la serrurerie pour 330 francs. L'installation du pont bascule par la maison Chameroy coûta 1320 francs. Le 25 avril 1913, un marché pour l'acquisition d'une bascule communale fut passé entre le maire et Edmond Chameroy, ingénieur E.C.P demeurant 147, avenue d'Allemagne à Paris pour la fourniture « d'un pont à bascule numéro vingt-deux de son tarif, force six mille kilogrammes, tablier de quatre mètres cinquante centimètres sur deux mètres dix centimètres, garni de huit bandes de fer boulonnées, romaine imprimant le poids net, rendu en gare de la Jaudonnière-Pareds, moyennant le prix de mille trois cent vingt francs »²⁶. Fouilles, maçonnerie, cadre de ceinture transport depuis la gare, aides et engins pour le monteur envoyé par M. Chameroy, poinçonnage annuel, restèrent à la charge de la commune. Sur la photographie des communiantes ci contre, on peut voir le kiosque de la bascule communale couvert d'ardoises qui ne fut détruit qu'après 1977. Il fallut encore « établir le tarif à appliquer aux pesées qui seraient faites à la bascule communale une fois celle-ci définitivement installée ». C'est ce que les conseillers municipaux firent lors de la séance du 1^{er} juin 1913²⁷. Il fut décidé ainsi qu'il en coûterait donc 2 francs pour les charrettes pleines de plus de 2000 kg et 1,5 franc pour celles de moins de 2000, 1 franc pour les voitures diverses et les automobiles, 1,5 franc par paire de bœufs ou de vaches, 0,75 franc par grosse pièce de bétail seule, 0,5 franc pour les veaux ou les porcs et 0,3 franc pour les moutons.



Figure 7 : Derrière les communiantes, la bascule publique et l'église, vers 1960, album F.F.

Le commerce des bestiaux a marqué de son empreinte la figure du bourg et le fit sortir du Moyen Age. En effet les années 1860-1872 sont marquantes car elles voient l'alignement des rues du bourg et la construction de bâtiments nouveaux comme cette longue série de granges et de fenils qui bordent aujourd'hui les douves à l'ouest du donjon mais surtout l'aménagement des douves en champ de foire avec la bascule à l'Est, côté église.

Épiciers d'autrefois : ancêtres du multiservice

C'étaient les épiciers pourtant qui étaient les plus nombreux dans le bourg. En 1911, autour du vieux donjon vivaient 96 ménages dans 93 maisons soit 351 habitants. Pour les approvisionner, travaillaient quatre « patronnes épicières ». D'abord, on rencontre Léontine Pouponneau, veuve Bardet²⁸. Améline veuve Maillet, avec sa fille Yvonne, née en 1891 à Bazoges-en-Pareds²⁹ avait aussi son épicerie au bourg. La femme du cantonnier Achille Genty, Marie, était également « patronne épicière » et mère d'une famille de trois enfants³⁰. Enfin, la quatrième épicière était Pauline Baudry, l'épouse du cordonnier³¹. Dans le bourg, une cinquième épicière tenait boutique : Mélanie Mussaud, la femme du sabotier Henri Mussaud³² mais elle n'est pas mentionnée avec le titre de patronne.

Parmi tous les épiciers rencontrés dans les archives, il faudrait s'arrêter sur le plus ancien connu au XIX^{ème} siècle, qui fonda une véritable dynastie de marchands à relier à d'autres familles de commerçants de Bazoges-en-Pareds, prouvant, dans le cas où cela serait encore nécessaire que l'endogamie était alors particulièrement forte. François Perrin (1795-1880), fils d'un bordier de Bazoges est le premier marchand épicier à Bazoges-en-Pareds en 1836. Il est appelé « marchand graisseur » en 1822, « marchand épissier » en 1823. En 1834, il était aussi à la tête d'une petite borderie d'environ 5 hectares³³. Son fils Pierre Henri (1825-1899) lui succéda à la tête de l'épicerie familiale. Il était d'abord voiturier en 1856 puis marchand sans plus de précision. Sa plus jeune sœur Hortense Bénigne épousa le marchand buraliste Pierre Auguste Pérochain. Pierre Henri Perrin eut de son épouse quatre enfants dont Alphonse Abel Henri Perrin, né en 1869 au bourg de Bazoges-en-Pareds, propriétaire et négociant au bourg de Bazoges en 1901. La famille s'éteignit dans le Bazoges de l'entre-deux guerre non sans avoir laissé des souvenirs. Les Perrin habitaient une des grandes et hautes maisons bourgeoises construites autour du champ de foire, un temps Crédit Mutuel et aujourd'hui Auto-Ecole.

²⁶ - Archives départementales de la Vendée, 1 O 81 : dossier bascule publique

²⁷ - Extrait du *Registre des délibérations du Conseil municipal de Bazoges*, séance du 1^{er} juin 1913, *ibid.*

²⁸ - Recensement de 1911, ménage 29 vue 3, 6 M 48, archives départementales de la Vendée, www.archinoe.fr.

²⁹ - *Ibid.*, ménage 44 vue 4,

³⁰ - *Ibid.*, ménage 45, vue 4. Les trois enfants Genty sont nés à Bazoges-en-Pareds : Marie, en 1898 et couturière chez Madame Clairand en 1911, Calixte, en 1903 et Achille en 1906

³¹ - *Ibid.*, ménage 47, vue 7 Le cordonnier Auguste Baudry et sa femme Pauline vivaient avec leur fils Joseph, cordonnier chez son père, et sa femme Marie-Louise, couturière, et leurs trois enfants nés à Bazoges, Bernard, en 1901, Hélène, en 1903 et Alice en 1905

³² - *Ibid.* ménage 16, vue 2

³³ - Cadastres napoléoniens, Bazoges-en-Pareds, table des propriétaires, vues 431 à 542, 3 P 154, archives départementales de la Vendée.

L'épicier commissionnaire était parti pour Nantes depuis plusieurs jours. Alors que les pluies s'abattaient sur le bocage sans discontinuer, ses parents mais aussi tout le bourg s'inquiétaient de son retard. Les pluies grossissaient les ruisseaux affluents du Loing et inondaient les petites vallées. Ailleurs dans les groies et les champs, les cultivateurs du bourg et des villages se lamentaient des blés perdus dans l'eau. Le matin et le soir, on voyait le patron négociant, Monsieur François Perrin avec l'ouvrier avancer au Pont de Bazoges puis aller plus avant, sous les trombes d'eau en direction des Quatre Routes. Le soir d'une journée que la pluie avait assombri sans discontinuer, le patron épicier et son ouvrier qui passèrent Siclon et arrivaient en haut des Thibaudes. Ils virent enfin au loin l'attelage du commerce familial. Quelle ne fut pas leur frayeur quand ils crurent voir les chevaux glisser dans l'herbe grasse du fossé. Fatigués de leur voyage, battus par la pluie et le vent, les chevaux de Monsieur Perrin se noyèrent au fond de la vallée. On ne sait si le lieu garde le nom d'Étang Perdu depuis cette mésaventure mais il est sûr que Monsieur Perrin déplora la perte des marchandises et de ses deux beaux chevaux. Son attelage était hors d'usage mais son fils sain et sauf. Cette histoire suscita de l'émotion à Bazoges et des années plus tard on parla même de l'année où les chevaux à Monsieur Perrin s'étaient noyés.

Tradition orale, Bazoges-en-Pareds

Il existait aux côtés des Perrin et des Perrochain, d'autres commerçants qui étaient «patrons négociants». Cette appellation nous ramène à la bourgeoisie commerçante de Bazoges. En 1911, on rencontre Gustave Pouponneau avec sa femme Hortense et leur fils Julien né en 1901 ainsi que Constant Bardet avec sa femme, Alice et leurs enfants, Renée née à Bazoges en 1899 et Denis, né à Bazoges en 1904³⁴. Les deux familles Bardet et Pouponneau appartenaient à la bourgeoisie de Bazoges de longue date. Originaires de Mouilleron-en-Pareds, les frères Jean et Louis Pouponneau avaient respectivement épousé le même jour de juillet 1827 à Bazoges-en-Pareds les sœurs Emilie et Henriette Chevalier de Bazoges-en-Pareds. La famille Chevalier est une famille probablement d'origine noble des environs de Bazoges et connue depuis le XVI^{ème} siècle. Elle s'était alliée en 1770 aux Jouffrion³⁵.

Jean Pouponneau, l'aîné d'un marchand épicier de Mouilleron-en-Pareds était maréchal taillandier à Mouilleron et s'installa à Bazoges dans ce métier aux côtés de Constant Bardet, aussi maréchal. Naturellement, la fille du premier : Léontine, épousa le fils du second : Denis, réunissant ainsi deux familles commerçantes. Un des neuf enfants du couple Pouponneau Chevalier : Julien Pouponneau, (1832-1900) était marchand de grains en 1872 et il avait épousé une des filles des marchands de blanc³⁶ de La Caillère : Zérodine Fouillaron dont le frère Gustave, marchand mercier à Cholet fut un des pionniers de la construction automobile à Paris³⁷. Le fils de Julien, Gustave Pouponneau, exerça lui-même plus tard et tout naturellement le métier de négociant comme le prouve le recensement de 1911 et l'Annuaire de Vendée de 1907-1909 où il figure comme marchand de « grains en gros »³⁸. Le commerce lié à l'artisanat est donc encore une affaire de famille comme on le voit avec les exemples des familles Pouponneau et Bardet. Cabaretiers en 1890³⁹, les Pouponneau tenaient une des trois auberges de Bazoges qui figurent dans l'Annuaire de la Vendée de 1907-1908 avec les maisons Sevrin et Paquereau. Cette auberge était idéalement située au carrefour de l'actuelle Multiservice. C'était près des anciennes foires de Bazoges et le long des douves avant que l'affaire de 1860 n'éclate et ne l'enferme face aux communs de la nouvelle cure. Du côté des Bardet, après un siècle dans la forge, Benjamin et Henri furent négociants : dans la mercerie en 1890⁴⁰ et dans le commerce des « nouveautés et tissus » en 1907-1908⁴¹. Enfin, Denis Bardet (1904-1929), exerça le métier de mécanicien à Bazoges. Sa sœur mademoiselle Renée Bardet, une nièce de l'institutrice était encore commerçante dans le tissu au milieu du XX^{ème} siècle au n°16 de l'actuelle rue de Lattre de Tassigny avant que Madame Frappier ne lui succède.



Figure 8 : « Les différentes positions sociales de l'homme », chromolithographie du XIX^{ème} siècle qui place le marchand à la tête de la société, coll. part.

34 - Recensement de 1911, ménage Pouponneau, n° 34 vue 3 et ménage Bardet, n° 38, vue 4, 6 M 48, archives départementales de la Vendée, www.archinoe.fr

35 - Elles étaient les filles de Jean Gabriel Chevalier, sieur des Herminières (1763-1819) et de Marie Anne Flandrois (1767-1808). Voir aussi le *Dictionnaire historique et généalogique des familles du Poitou...*, par H. Beauchet-Filleau et feu Ch. de Chergé, ... Tome 2, Poitiers, Oudin, 1895, page 439, <http://gallica.bnf.fr>

36 - On appelait ainsi les ferblantiers ou marchands d'ustensiles en fer blanc.

37 - Société des Etudes Angevines, conférence du 15 décembre 2010 Gustave Fouillaron (1849-1933), mercier à Cholet, constructeur d'automobiles à Paris, par Jean Maillard <http://www.les4a.fr> mis à jour le 24.12.2014. Sur Fouillaron, l'ouvrage de Jean Maillard, *La double vie de Gustave Fouillaron*, 100 pages, 98 photos est vendu seulement par Pixel Press Studio, BP1, 78870 BAILLY <http://gazoline.net>

38 - 1907-1908 *Annuaire de la Vendée*, seizième année, La Roche sur Yon, imprimerie Servant Mahaud, page 97, ADM PB 6, archives départementales de la Vendée,

39 - *Annuaire administratif, statistique, commercial et industriel du département de la Vendée, 20 000 noms et adresse de propriétaires, fonctionnaires, industriels et commerçants*. 1^{ère} année par J Chaillou et Em. Grit... La Roche-sur-Yon, D.Servant, 1890, page 211, ADM PB 6/2, archives départementales de la Vendée.

40 - *Ibid.*

41 - 1907-1908 *Annuaire de la Vendée*, seizième année, La Roche sur Yon, imprimerie Servant Mahaud, page 97, ADM PB 6, archives départementales de la Vendée.

Dans les villages, d'autres épiciers permettaient le ravitaillement des fermes les plus isolées des campagnes. A Velaudin, véritable petit bourg avec 37 ménages (37 maisons) et 135 habitants, Baptiste Giraudet était patron épicier mais aussi aubergiste avec sa femme Adélina⁴². Même La Fembrière qui comptait alors 24 ménages pour 23 maisons et 88 habitants avait son épicier : Pierre Cousin, épicier avec sa femme Victorine⁴³. A La Rousselière aussi, gros village de 28 ménages (28 maisons) et 107 habitants, Henri Ouvrard était patron marchand épicier, avec sa femme Marie.⁴⁴ Selon les archives, il semble bien qu'il était commissionnaire⁴⁵, ce que corrobore la tradition familiale.

« Ma grand-mère Marie Ouvrard accompagnait parfois mon grand-père à Fontenay-le-Comte. Elle y voyait des nouveautés, des choses à la mode. Un jour, elle a ramené des bas de soie à ses filles pour aller à un mariage à Thouarsais. Mais ceux-ci étaient bien sûr plus transparents que les bas de coton. Le matin de la cérémonie, mes tantes ont enfilé leur bas de coton sous les bas de soie pour qu'on ne voie pas la peau de leurs jambes. En une autre occasion, ma grand-mère avait ramené des sacs à main... Scandale... Monsieur le curé en parla en chaire. »

Jacqueline Bobot, souvenirs rapportés en novembre 2015

La scène qui suit a dû avoir lieu dans les années 1920-1925.

Un jour de grand froid, grand-père prit la route de Fontenay comme il le faisait toutes les semaines avec l'un de ses enfants. Après les tournées de ramassage dans les fermes du bourg et des villages de Bazoges, volailles et œufs remplissaient la charrette. Bien emmitoufflé devant, grand-père devait veiller à ne pas aller trop vite pour la sûreté de son précieux chargement. Après le bourg de Thouarsais, la voiture prit la direction de Fontenay par la petite route de Bourséguin et Bourneau. Par endroit, la route était gelée et les plaques de verglas nombreuses. Dans un vallon que l'attelage descendait, le cheval glissa, prit peur et se cabra. Les passagers et grand-père le premier lui crièrent de se calmer. Le conducteur eut beau tenir les rênes, rien n'y fit, le cheval prisonnier de ses mouvements ne put avancer davantage. La route se terminait là.

On jeta un oeil en arrière. Ouf ! Le chargement paraissait ne pas avoir trop souffert. Cependant à y regarder de plus près, le coquetier et son apprenti firent une drôle de découverte : ils n'auraient pu vendre un seul œuf sur le marché de Fontenay : ils étaient tous gelés !

Entretien avec Jacqueline Belaud Bobot, d'après un récit de Louise Ouvrard Belaud (1903-1981)

En plus des épiciers sédentaires, on rencontrait donc également les patrons commissionnaires épiciers comme Auguste Delion avec Mélanie sa femme et leurs enfants⁴⁶. On sait que les commissionnaires allaient se ravitailler en ville pour desservir les épiciers des petites communes en particulier. Quand il se rendait à Fontenay-le-Comte au marché ou lors des foires, Auguste Delion descendait à l'hôtel de la Coupe d'Or⁴⁷. A Pulteau, Emile Martineau⁴⁸, patron marchand et à la Limouzinière Henri Sallé⁴⁹ sont tous les deux indiqués parmi les commissionnaires qui se rendaient régulièrement à Fontenay-le-Comte en 1923. Ils descendaient à l'hôtel du Bœuf-Couronné.

C'est auprès d'Edmond Delion que l'on peut s'arrêter un instant car c'est après sa disparition prématurée lors de la Grande Guerre que sa veuve Marie Chauvet et sa fille Lucienne reprennent le commerce et vont lui donner le succès que les plus anciens Bazogéais lui ont connu. Alors que le grand-père Delion était établi vers le quartier de la Croix, à la sortie du bourg vers le village de La Roussière, Marie, veuve de guerre, a acheté un commerce en location d'abord. Lucienne et son mari André Milet firent construire dans le quartier de la forge près du Vergier. Veuve jeune comme sa belle-mère, Lucienne prit en charge le commerce et le fit grandir. Epicière dans le bourg, elle faisait aussi les tournées et y emmenait son fils Claude dès les années 1956-1957. Elle présenta sa belle-fille Roselyne aux fournisseurs à Cholet. Claude et Roselyne reprirent la suite et agrandirent le local en 1969. Alimentation mais aussi textile, cadeaux et bonneterie amènent la maison à s'affilier au groupe Egé puis Cali, un groupement de commerçants de Cholet.

42 - Recensement de 1911, ménage 10, vue 11.

43 - *Ibid.*, ménage 22, vue 15.

44 - *Ibid.*, ménage 7, vue 13 La famille Ouvrard comprenait alors cinq enfants tous nés à Bazoges-en-Pareds : Marie en 1899, Henri en 1901, Louise en 1903, Denise en 1907, Germaine en 1910

45 - *Annuaire administratif, statistique, commercial et industriel du département de la Vendée 25.000 noms et adresses de propriétaires, fermiers, fonctionnaires, industriels et commerçants*, vingt-troisième année, La Roche sur Yon, imprimerie Servant-Mahaud, éditeur G Grillard, successeur, 1923, page 31. A cette époque ils étaient quatre commissionnaires à Bazoges : Ouvrard et Delion, Martineau et Salé.

46 - Recensement de 1911, ménage 7 vue 2 : Auguste Delion et son épouse Mélanie vivaient au bourg de Bazoges avec leurs deux enfants nés à Bazoges-en-Pareds : Edmond Delion, né en 1885, laitier en 1911, et Marie Delion née en 1887.

47 - *Ibid.*, page 31. A cette époque ils étaient quatre commissionnaires : Ouvrard et Delion, Martineau et Salé.

48 - Recensement de 1911, ménage 10, vue 8, Emile Martineau vit avec sa femme, Marie et Henri Sallé et sa femme Anna vivent avec leurs enfants nés à Bazoges, Raymond en 1906 et Paul en 1908.

49 - Recensement de 1911, ménage 8, vue 19.

Au volant de sa 404 break Peugeot, Auguste Billis effectua sa tournée jusqu'en 1980. Claude Milet prolongea l'activité jusqu'en 1998 dans le fameux fourgon Citroën type H appelé TUB et acheté avec la 2CV chez le garagiste Roger Soulard. On garde aussi de lui le souvenir d'un chauffeur hors pair pour les transports des équipes de basket.



Figure 9 : Devant la vitrine de la maison Milet-Billis, la Peugeot chargée pour la tournée, 1980, album R.M.



Figure 10 : En cours de chargement, le TUB «eGé» devant le donjon dans la cour du château.

L'automobile, présente depuis les années 1920 à Bazoges-en-Pareds, au service du boulanger, de l'épicier, du représentant de commerce, de l'expert foncier ou du médecin, a longtemps cohabité avec la voiture à cheval. Chaque commerçant interrogé se rappelle bien quel véhicule lui a rendu service ou en quelle année le permis de conduire fut obtenu : sauf-conduit pour une liberté qui paraît indispensable aujourd'hui mais bien peu commune encore dans les années de l'immédiat après-guerre. En témoigne Renée Soulard, fille de l'institutrice de Bazoges mais aussi du taxi, indispensable lien entre les commerces et les différents axes de communication de l'époque.

Ernest Pineau : le premier taxi de Bazoges

« Papa et maman ont passé leur permis de conduire le même jour à Fontenay ; ils sont partis tous les deux avec la 5CV Citroën qu'ils avaient achetée quelques mois avant. Le permis de conduire de maman n'a même pas la date de l'obtention mais ça devait être en 1928 ou début 1929. Je me souviens de cette voiture ; je suis même allée au fossé avec maman vers le Petit Mitteau.

La deuxième voiture qui était une Renault Monaquatre, me semble-t-il, a servi à mon père pour le transport du courrier. En effet à cette époque le courrier arrivait par le train à la gare de La Caillère et mon père allait matin et soir de la poste de Bazoges à la gare de La Caillère. Je revois les gros sacs bien ficelés. Il y avait une distribution dans la commune chaque jour mais deux dans le bourg ; celle du soir était faite par le facteur-receveur. Je pense que papa rapportait aussi les colis puisque je me souviens de la remorque et de la fréquence des bonbonnes de rhum pour le curé Gateau. Je pense que cette activité a cessé lorsque les lignes d'autobus vendéens ont été créées au moins depuis 1938.

Comme mon grand-père avait été mobilisé comme gendarme à Honfleur, mon père avait commencé au Havre, aux usines Schneider, un apprentissage de mécano, ce qui lui plaisait beaucoup. A la fin de la guerre, mes grands-parents sont revenus en Vendée. Mon père n'aimait pas la menuiserie. Il a passé son permis de transport en commun et était en fait le taxi de Bazoges. Il était allé à Paris chercher une voiture neuve (Citroën immatriculée 7364 ZE1; je n'ai jamais oublié) et il avait couché chez Monsieur et Madame Belaud, originaires de Bazoges. L'un de ses derniers voyages avant d'être mobilisé est celui où il est allé à Nantes chercher tous les documents que Monsieur Tisseau voulait rapporter au Vraud. Le ravitaillement en essence se faisait chez Louis Michot. Il y avait une pompe sur le bord de la route et avec le bras on remplissait les réservoirs 5 litres par 5 litres. C'était un commerce d'appoint pour le cordonnier. »

Renée Soulard, novembre 2015

Dans la liste nominative du recensement de 1911, François Migné aussi était patron en épicerie mais plus encore puisqu'il était marchand en rouannerie⁵⁰. La rouannerie ou rouennerie était le commerce de tissus de Rouen. Le marchand rouennier vendait des toiles de coton de couleur peinte fabriquée principalement à Rouen. La maison Migné était aussi connue pour ses chapeaux avec Hélène, la fille de François qui avait épousé Roger Joseau. Avec son frère Marcel, Roger créa une société commerciale de quincaillerie, tôlerie et zinguerie en 1931⁵¹. L'entreprise fut reprise plus tard par leur neveu François Patarin. Qui ne se souvient pas d'Alice Migné, la belle-sœur d'Hélène et de Roger Joseau et de son extraordinaire petit magasin où les articles de droguerie, de pêche, de quincaillerie remplissaient l'espace du sol au plafond ? Il existait aussi à Bazoges une enseigne de la société « Au planteur de Caiffa » qui déposa ses statuts en 1922 au greffe de la justice de paix du canton de la Châtaigneraie. Cette société anglo-française établie à Paris était spécialisée dans le « commerce de marchand et importateur de thé, café, cacao, comestibles » mais vendait aussi une foule d'autres articles de fantaisie⁵². A Bazoges ainsi, même les sociétés internationales avaient une succursale ! La famille Chevreau quant à elle se spécialisa dans le commerce de graines et de grains en gros depuis le XIX^{ème} siècle⁵³ et depuis 1946, Auguste Chevreau fut dépositaire CAVAC. Il géra avec son épouse Marguerite le dépôt de produits destinés à l'agriculture dans un magasin du bourg, de 1969 à 1983.

Comme on l'a vu pour la maison Delion-Milet-Billis, le commerce d'épicerie se complétait naturellement par la vente de textile ou de cadeaux. Ainsi en allait-il pour les autres épiciers du bourg de Bazoges. Les annuaires de la Vendée nous listent ces « marchands de nouveautés », « merciers » sans pour autant laisser voir l'extraordinaire diversité des produits proposés. Les épiciers, il n'y a pas si longtemps encore vendaient aussi des cadeaux, des tissus, de la bonneterie, de la laine, etc. Il nous faut citer l'épicerie et magasin de tissus d'Henri Béteau, originaire de Sainte-Hermine et son épouse Yvonne Maillet qui prêtaient aussi la vaisselle pour les mariages. Parmi ces multiservices de l'époque, il faut s'arrêter un moment chez Madeleine Philippeau.

⁵⁰ - Recensement de 1911, ménage 64, vue 5.

⁵¹ - Actes de sociétés déposés au greffe de la justice de paix de La Châtaigneraie, 1918-1936, 4 U 5/105, archives départementales de la Vendée. Le 3 octobre 1931, annexion au minutier de la justice de paix de La Châtaigneraie après expédition d'un acte de formation de société délivrée par Me Gantier Jean Félix notaire à Mouilleron en Pareds le vingt septembre 1931 entre Marcel Joseau quincaillier et ferblantier époux de Gabrielle Turcaud demeurant à Bazoges-en-Pareds et Roger Joseau quincaillier et ferblantier, demeurant au même lieu, 4 U 5/52.

⁵² - *Ibid.*

⁵³ - *Annuaire administratif, statistique, commercial et industriel du département de la Vendée, 20 000 noms et adresse de propriétaires, fonctionnaires, industriels et commerçants.* 1^{ère} année par J Chaillou et Em. Grit. La Roche-sur-Yon, D.Servant, 1890, page 211, ADM PB 6/2, archives départementales de la Vendée.



Figure 11 : Madeleine, troisième en partant de la gauche et en compagnie de voisines et clientes sur le pas de la porte de l'épicerie, vers 1990, album M.P.



Figure 12 : Madeleine Philippeau, lors d'une foire exposition des commerçants de Bazoges-en-Pareds, dans la salle de basket, vers 1990, album M.P.

Une épicière qui a « travaillé du chapeau » !

Fille de tailleur de pierre et d'épicière, j'ai été inscrite au registre du commerce le 1^{er} avril 1954 jusqu'au 30 septembre 1991 : 37 ans et demi. J'ai pris l'épicerie que ma mère Marie Pelletreau tenait depuis 1933 dans le bourg de Bazoges. Vers 1934-35 nous avons obtenu la gérance de l'Union Vendéenne à la suite d'Alexandrine Gibaud, qui avait son magasin dans le quartier de la Croix, et jusqu'en décembre 1946 en face de la boulangerie Béziau. Petit à petit l'Union Vendéenne a fermé. En 1946, nous nous sommes installées dans la maison familiale du Bas-bourg. En plus de l'épicerie, je vendais de la laine, des produits de mercerie, des boutons, de la dentelle, de la gance, des canevas, des napperons, des articles de textile... et des confiseries pour le plus grand plaisir des écoliers. Je vendais aussi un peu de vaisselle.

Ma sœur Annie, a été apprentie chez mademoiselle Fumoleau, marchande de laine à Chantonnay. Après une formation à Niort, elle est devenue modiste quand Lucienne Delion a laissé cette activité et jusqu'en 1951. Moi aussi « j'ai travaillé un peu du chapeau » quand Annie a quitté Bazoges pour la boulangerie de Saint-Philbert du-Pont-Charrault. J'ai continué un peu jusqu'à ce que la mode en passe. Les fournisseurs étaient à Niort et à Angers. A l'époque les modistes fabriquaient et garnissaient les chapeaux des dames qui s'en procuraient au moins deux dans l'année à la campagne, à Pâques et à la Toussaint.

*Entretien avec Madeleine Philippeau,
octobre 2015.*

Commerçants et artisans : le cumul des activités du commerce rural au service de tous

A l'image d'Augustin Favriau, un Bazogeais originaire de Moncutant, menuisier et cabaretier mais aussi marchand en détail en 1856⁵⁴ dans le bourg de Bazoges, les fonctions des marchands étaient bien plus étendues. Les commerçants pouvaient être artisans le plus souvent, voire agriculteurs comme ces deux marchands de fruits des confins de la commune vers Thouarsais⁵⁵. Le boucher était aussi maître d'hôtel comme on l'a vu pour Jules Sevrin⁵⁶. D'après l'annuaire des commerçants de Vendée de 1908, il était aussi l'un des trois aubergistes du bourg⁵⁷, nous l'avons vu.

Bernard Baudry (1901-1973) fut sans doute un des commerçants les plus représentatifs d'une tradition rurale et paroissiale marquée par le cumul des activités. D'abord dans son atelier domicile au patronage, entre 1934 et 1948, Bernard Baudry a été coiffeur et cordonnier. Le salon de coiffure était séparé de la cordonnerie par une cloison. Deux ou trois étagères suffisaient à présenter les produits à vendre comme les pantoufles qu'on allait chercher à Treize Septiers. La famille Baudry était logée dans une petite maison construite au patronage par M. de Pontlevoye car Bernard était aussi le chantre de la paroisse. La longévité dans cette fonction héritée de son père Joseph (1872-1952) lui permit d'être mis à l'honneur parmi d'autres Bazogeais il y a tout juste 50 ans. Dans la cour du presbytère en mai 1965, après les cérémonies de confirmation et malgré les deux jours de retard en raison du voyage présidentiel, on remit les médailles de la reconnaissance diocésaine. L'article du journal Ouest-France du 22 mai 1965 précise que le chantre aussi organiste officiait à l'église depuis un demi-siècle. Il avait dû commencer dès l'âge de 14 ans et dans les pas de son père car il était né en 1901. On le voit au centre et au premier plan de l'image entouré à gauche de Mademoiselle Georgette Orion (1900-1982), enseignante de 1924 à 1965 (médaille d'argent) et à droite de Monsieur Joseph Thomas (1902-1984), sacristain depuis 1938 (médaille de bronze). La légende de l'image indique la présence, derrière les médaillés, du curé-doyen, du vicaire général, de M. Simon de Pontlevoye, maire de Bazoges-en-Pareds depuis 1912 et du curé de Bazoges-en-Pareds Gabriel Biteau⁵⁸.



Figure 13 : Bernard Baudry reçoit la médaille d'argent de la reconnaissance diocésaine, photo Ouest-France, 22 mai 1965, album M.C.

Cordonniers à Bazoges de père en fils depuis Auguste le grand-père originaire d'Antigny, Bernard Baudry avait songé un temps quitter Bazoges pour Reims où Madame Baudry avait sa famille depuis la Grande Guerre. Certaines commodités offertes par son office de chantre l'avaient cependant retenu dans cette commune. Pendant 50 ans aussi, il travailla le cuir et la galoche à partir de formes dans le bourg puis à côté de la boulangerie, dans un petit local commercial et artisanal appelé « la botterie » et en face de la maison d'habitation. Pour les cordonniers, la concurrence était importante puisque un autre de ces artisans vendait aussi des chaussures : Louis Michot, un peu plus loin, dans le quartier de la Croix. Bernard Baudry n'était pas que cordonnier, il était coiffeur, barbier, chantre et comme vendeur de chaussures il établit son magasin de l'autre côté de la « botterie » avec comptoir, étagères et vitrine, de 1948/49 à jusqu'en 1971.

⁵⁵ - Liste nominative de 1836, Pierre Baudry, ménage 273, vues 27/34, 6M47, archives départementales de la Vendée, Jacques Giraudon, ménage 313, vues 30/34,

⁵⁶ - Recensement de 1911, ménage 39, vue 4.

⁵⁷ - 1907-1908 *Annuaire de la Vendée*, seizième année, La Roche sur Yon, imprimerie Servant Mahaud, ADM PB 6, archives départementales de la Vendée.

⁵⁸ - *Ouest-France*, 22 mai 1965, « A la cérémonie de confirmation de Bazoges-en-Pareds trois décorations ont été remises », communication Marcelle Choyaud et Marie Blézeau (†) Gabriel Biteau fut curé de Bazoges-en-Pareds de 1964 à 1969.

A propos de célébrités de Bazoges on ne doit pas oublier le commerce de Louis Sorin, âgé de 35 ans en 1911 et déjà marchand de cycles⁵⁹ ni celui de Simon Chevreau, plus tard électricien mais aussi vendeur de cycles et d'accessoires dont l'enseigne nous est à peine parvenue. Son ouvrier André Legué a ensuite été électricien à Bazoges puis son fils et son petits-fils lui ont succédé. Le commerce des autres produits culturels et des services était bien limité dans notre commune de 1911. Zélie, veuve Grélard, née en 1850 à Bazoges-en-Pareds, est pourtant marchande de journaux⁶⁰. Il n'y a pas si longtemps que cela on pouvait encore voir sur la façade aujourd'hui rajeunie de l'ancien café Paquereau, dans la rue de la Poste, une enseigne : autre témoignage du passé commerçant de cette rue déjà décrite.



Figure 14 : Enseigne sur la façade de l'ancienne maison Paquereau, actuelle rue de la Poste, café, cliché A.R, vers 2000.

Pour terminer, il nous faut nous arrêter sur le seuil d'un commerce autrefois important car dépositaire d'une partie de l'autorité de l'Etat : le buraliste. L'Annuaire commercial de 1865⁶¹ nous explique qu'il existait « des buralistes simples et des buralistes débitants de tabac, chargés de délivrer les expéditions nécessaires au transport des boissons » Ils étaient « nommés par le directeur des contributions directes ». On en comptait 94 dans le département à cette date. Le préfet nommait alors les titulaires des débits de tabacs simples, dont le produit n'excédait pas 1000 francs. Il y avait 322 débits de tabacs dans le département de la Vendée. Nous connaissons les buralistes de Bazoges depuis la fin du XVIII^{ème} siècle.



Figure 14 : Enseigne sur la façade de l'ancienne maison Paquereau, actuelle rue de la Poste, café, cliché A.R, vers 2000.

En 1750, le buraliste maître Jean-François Frouin, (1720-1784) sieur de la Pagerie, appartenait à la bourgeoisie locale⁶². Dans les premières années du XIX^{ème} siècle le buraliste Pierre Ribouleau, âgé de 54 ans, était aussi le chantre⁶³. En 1856, Jacques Chauvet tenait le bureau des tabacs et poudres et en 1866 c'était Pierre Perrochain que l'on a déjà croisé. En 1890, il y était toujours et il vendait aussi du tissu⁶⁴. En 1907, c'est un représentant de la famille Bardet qui débitait les tabacs et poudres⁶⁵, toujours dans cet office en 1923⁶⁶. On rencontre ensuite Anatole Chevallereau jusqu'en 1954 très probablement, car c'est la date à laquelle Clément Alland prit cette activité dans la commune. Marchand de couleurs et de cartes postales, mercier, épicier, journaux, Anatole Chevallereau avait sa boutique en haut de la rue de la Poste en face d'une des portes de l'ancien château. Son gendre Abel Clairand fils d'une épicière du Pont fut charcutier à Bazoges à la suite de la maison Baudry. Plus qu'un débitant de tabac, le receveur s'occupait de la Régie, c'est-à-dire des laissez-passer, des déclarations et des tenues de stock de vin. Dépositaire des plaques de vélo, vignettes automobile, timbres fiscaux et postaux, le bureau de tabac était un lieu de passage obligé dans la commune. Clément Alland et son épouse Yvonne complétaient cette activité par un commerce d'épicerie, d'articles de fantaisie, de cadeaux. Ils vendaient aussi la presse et les cartes postales. En décembre 1981, Yvette Rousseau prit la suite de ce multiservice avant l'heure jusqu'en janvier 2009. Après le court passage de Madame Zeja, Serge et Claudine Poirier reprirent l'affaire d'abord dans l'ancienne maison, de 2010 à 2014, puis depuis 2014 dans les locaux accueillants du pôle Multiservice.

59 - Recensement de 1911, ménage 67, vue 8. Louis Sorin vivait à cette époque avec sa mère Julienne, née Bodin, son épouse Ernestine Orion et leur fils Jean, né en 1905.

60 - *Ibid*, ménage 10, vue 2, Elle vit avec sa fille, Marie, née en 1887, à Bazoges-en-Pareds.

61 - *Annuaire administratif, statistique et commercial du département de la Vendée, année 1865*, Napoléon-Vendée, J. Sory, imprimeur-éditeur, pages 185 et 186, ADM PB 6, archives départementales de la Vendée.

62 - Fils de notaire, il était aussi père de famille nombreuse puisqu'il avait eu de son épouse Marie Béga (1722-1788) douze enfants.

63 - Recensement de 1911, ménage 14, vue 4.

64 - *Annuaire administratif, statistique, commercial et industriel du département de la Vendée, 20 000 noms et adresse de propriétaires, fonctionnaires, industriels et commerçants*. 1^{ère} année par J Chaillou et Em. Grit... La Roche-sur-Yon, D.Servant, 1890. page 211, ADM PB 6/2, archives départementales de la Vendée.

65 - *1907-1908 Annuaire de la Vendée*, seizième année, La Roche sur Yon, imprimerie Servant Mahaud, page 97, ADM PB 6, archives départementales de la Vendée.

66 - *Annuaire administratif, statistique, commercial et industriel du département de la Vendée 25.000 noms et adresses de propriétaires, fermiers, fonctionnaires, industriels et commerçants, vingt-troisième année*, La Roche sur Yon, imprimerie Servant-Mahaud, éditeur G Grillard, successeur, 1923, page 31, ADM PB 6, archives départementales de la Vendée.

En 1964, la création d'un Comité d'expansion économique⁶⁷ témoigne d'une époque bouleversée par les grands changements économiques et sociaux. En plein boom économique français des « Trente Glorieuses », face à la menace de l'exode rural et l'émergence des grands commerces des zones urbaines, aux débuts d'une nouvelle société où la généralisation de l'automobile comme bien de consommation courant est emblématique, la petite commune rurale tente de réagir. Le 5 avril 1964, René Tapon, commerçant en fruits dans le bourg, expliqua les raisons de la création du Comité d'expansion économique. Il s'interrogeait alors sur ce qu'était une commune vivante : un lieu où l'on trouve du travail, où l'on construit et où il y a des loisirs. Son propos, toujours d'actualité quand on parle de crise, dressait alors un tableau saisissant du Bazoges du début des années 1960. Les archives municipales conservent les mots alors prononcés. Nous leur laisserons la conclusion de cette histoire des commerces de Bazoges pour montrer que dans toutes les époques, l'inquiétude de l'avenir ancrée dans les incertitudes économiques du temps présent a toujours motivé les élus afin de préparer au mieux les territoires aux défis du développement, en 1964 ou en 2015.

Bazoges en l'an 2000

« Dans 36 ans, nous y serons. Que sera notre commune ? Sera-t-elle comme beaucoup d'autres actuelles de la Charente, du Lot ou de la Drôme, presque abandonnée, villages quasi déserts bourg sans animation ? [...] Depuis 5 ans, 47 jeunes ont quitté Bazoges pour travailler ailleurs. En 1901, Bazoges comptait 1924 habitants [...] et en 1962 il n'en compte plus que 1507. [...] Les machines permettent à l'artisan de travailler plus vite et à l'exploitant de cultiver de plus en plus d'hectares. Mais au lieu que ce soit les personnes de chez nous qui aillent s'entasser dans les villes toujours plus bruyantes, ne serait-il pas possible que des moyens de travail viennent à nous ? [...] [Notre but est] de saisir toute occasion qui permettra à Bazoges de devenir une commune où l'on peut rester et bâtir parce que l'on y trouve du travail.

Ne croyez-vous pas que nous porterions une lourde responsabilité et qu'un jour, dans 5 ans, dans 10 ans des jeunes pourront nous dire : qu'avez-vous fait pour que nous puissions trouver du travail, nous instruire, avoir une vie décente, et nous permettre de rester sur la terre où nous sommes nés ? »

Exposé de René Tapon, adjoint au maire de Bazoges-en-Pareds, à l'ouverture de la séance pour la création d'un Comité d'expansion économique, mairie de Bazoges, le 5 avril 1964, 14 F 1, archives municipales.

La réponse à cette voix bazogéaise qui pose une question universelle n'est-elle pas à trouver dans ces pages du Bulletin municipal et dans les nouveaux paysages du bourg, miroirs d'un dynamisme toujours renouvelé ?

Alain Rouhaud

Un grand merci cette année encore à toutes les personnes qui ont participé à cette chronique et sans lesquelles elle ne serait pas si vivante et colorée. Les photographies prêtées, les témoignages, les anecdotes et les conseils ont été très utiles et font que notre mémoire accompagne l'histoire bazogéaise pour se lire aujourd'hui. Merci à Joseline Belaud, Huguette Béziau, Jacqueline Bobot, Jeannette Calendreau, Marguerite Chevreau, Marcelle Choyeau, Thérèse David, Francine Ferchaud, Monique Fonteny Alland, Françoise Linyer, Yvette Rousseau, Roselyne Milet, Madeleine Philippeau, Paul Frouin, Claudine et Serge Poirier.

Je remercie particulièrement Claude Thomas et Renée Soulard de m'avoir indiqué la direction de cette histoire du bourg des commerçants d'autrefois.

Et en souvenir des petits bonbons que l'on achetait en sortant de l'école...

⁶⁷ - Le Comité d'expansion économique de Bazoges-en-Pareds était une « commission extra-municipale » pilotée par le maire Simon Louvard de Pontlevoxy et René Tapon son adjoint, dont l'objectif était de réfléchir et de proposer des idées pour le développement économique de la commune. Elle était composée de Messieurs Clément Alland, Roger Bely, Joseph Bousseau, Jean-Claude Loyau, Jean Raingeaud et Roger Soulard. 14 F 1 Comité d'expansion économique : registre des délibérations, correspondances, liste nominative. 1964, archives municipales de Bazoges-en-Pareds, mairie de Bazoges-en-Pareds (Vendée) page 33 du Répertoire numérique détaillé des archives communales 1793-2014, Anne-Gaëlle Cusey, avril 2014, 112 pages.